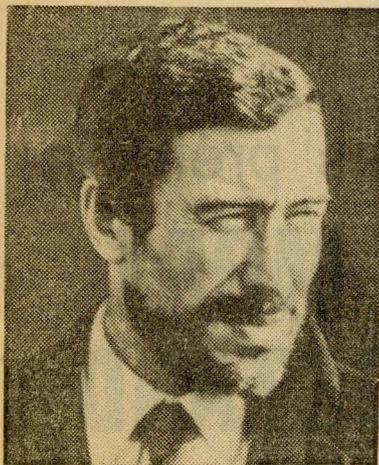


CENSURE A L'INTÉRIEUR, INDIFFÉRENCE A L'ÉTRANGER...

# Il est difficile d'être romancier portugais

PAR JACQUES BRICE



JOSÉ CARDOSO PIRÈS :  
La littérature est un refuge.

— Mis à part Ferreira de Castro, introduit en France par Blaise Cendrars, le public français ne connaît pas la littérature portugaise.

C'est José Cardoso Pires qui prononce ces mots. Il est bien placé pour le savoir. Il est portugais et romancier. Gallimard vient de publier une traduction de son fort beau roman, *L'Invité de Job*. Pires cherche l'explication d'un fait qu'il constate sans amertume.

— Le Portugal est un petit pays. Mais Cuba aussi. Si l'on parle de Cuba, c'est à cause de la place qu'elle occupe dans le concert international. La littérature vient, au fond, après l'événement. Mais la situation du Portugal aussi est intéressante, unique en Europe. Il se bat sur trois fronts, à Goa, au Mozambique et surtout en Guinée.

Pires ne fait pourtant l'apologie ni du régime portugais ni de la guerre. Il est petit, mince. En dépit de sa barbe, de ses quarante ans, il a l'air timide d'un enfant un peu perdu.

— Pourquoi ne pas se pencher sur la façon dont se comporte un peuple et sa jeunesse dans une situation très à part du reste de l'Europe ? Au Portugal, par exemple, on a dissout la Société des écrivains. Elle avait reçu en son temps Robbe-Grillet et Butor, qui ont protesté contre cette mesure. Le prix Camilo qu'elle décernait était la seule récompense littéraire non officielle. Il a été supprimé.

— Quel effet ce régime policier a-t-il sur la littérature ?

— Les contraintes que nous subissons apportent aux écrivains une conception abstraite de la réalité. Par réaction, nous passons à un réalisme critique. Mais c'est très difficile, car le public opère parmi les écrivains un choix rapide et irréversible. Il est conservateur et ne vous pardonne pas un échec. Il est donc très difficile d'ouvrir à la littérature des voies nouvelles.

— Possédez-vous un public étendu ?

— On lit beaucoup, au Portugal, en dépit d'un pouvoir d'achat réduit. Pour une raison bien simple, c'est que les spectacles sont très censurés. On se réfugie dans la littérature.

— A quel moment intervient la censure ?

— Après la publication des livres. Ils sont signalés un peu au petit bonheur la chance.

La revue *Censure* (1) confirme ce que me dit Pires et va même plus loin. Du fait de la guerre, la surveillance policière s'exerce désormais d'une manière beaucoup plus sévère. C'est l'imprimeur qui devient respon-

sable des textes dont il prépare la publication. De deux choses l'une : ou il publie sans méfiance et il risque d'avoir des ennuis. Ou, dans le doute, il envoie lui-même les œuvres suspectes aux services de la censure, dont la tâche se trouve ainsi grandement facilitée et qui n'ont plus, dès lors, qu'à sévir.

— Quelles sont les influences que subit la littérature portugaise ?

— En poésie, celle de la *beat generation* américaine. Ginsberg et Ferlinghetti entre autres. Au théâtre, Brecht bien entendu, Ionesco, Beckett. Et, maintenant, les jeunes Anglais.

Je ne peux retenir un sursaut. Les auteurs que me cite Pires ne sont pas de tout repos. C'est même le genre de sape qu'un régime autoritaire n'aime pas voir creuser sous lui.

— Ça passe, mais ça peut toujours être interdit. Il y a des failles, des moments de rémission. J'ai dirigé une collection de théâtre. On a saisi une édition de *La Punaise* de Maïakowski. Le nouveau roman n'a pas rencontré chez nous un accueil très favorable. Boris Vian a certainement plus de lecteurs que Robbe-Grillet. Comme directeur littéraire, j'ai fait connaître l'œuvre de Roger Vailland. On traduit aussi beaucoup de romanciers américains.

— Connaissez-vous bien la région où se passe votre roman ?

— La province d'Alemtejo, j'y ai fait mon service militaire. On l'appelle la Sicile du Portugal. C'en est aussi le grenier. De grands seigneurs y possèdent de vastes propriétés. C'est une région semi-féodale, où règne le chômage. Ce qui explique l'importance de l'émigration chez nous, mouvement que notre gouvernement favorise.

— Venez-vous souvent en France ?

— Aussi souvent que je le peux. J'aime beaucoup Paris, que je trouve cependant plus américanisé que Lisbonne. Et puis, c'est en France, à Paris, que pour la première fois un de mes romans est traduit. Et, cela, c'est capital. Immédiatement, l'Angleterre a suivi.

Le visage de Pires s'illumine de joie et de fierté. Il faut sans doute être Portugais ou étranger en tout cas pour bien comprendre ce que représente toujours la France dans le monde. Mais comment peut-on être Portugais ? Ce ne doit pas être facile tous les jours.

Jacques Brice.

(1) Publiée en France sous les auspices du Congrès pour la liberté de la culture.